

DOCUMENTS

du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques
E.H.E.S.S. - C.N.R.S.
Institut National de la Langue Française

M. Coquet

Le discours plastique d'un objet ethnographique

V,44. 1983

ACTES SEMIOTIQUES

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut National de la Langue Française, C. N. R. S.)
10, rue Monsieur le Prince - 75006 Paris

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Comité de rédaction :
Jean-Claude Coquet, Joseph Courtés, Ivan Darrault
Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Manar Hammad
Herman Parret, Jean Petitot, Félix Thürlemann

Les manuscrits sont reçus
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0291 - 1027

Imprimé par l'Institut National de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 2^e trimestre 1983

ACTES SEMIOTIQUES - DOCUMENTS

V, 44. 1983

UNIV. LIMOGES FAC-LETTRES



D 075 050563 5

Le discours plastique d'un objet ethnographique

par

Michèle Coquet

U.E.R. LETTRES · LIMOGES	
Inv.	JD 6678
Cote	8 21.541.56 ACT 1/34

544621

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut National de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

Tous ceux qui sont sensibles à l'élégance d'une analyse apprécieront le texte qui suit. Par sa simplicité, sa rigueur, sa concision, c'est une illustration de ce que pourrait être le classicisme en sémiotique.

Pourtant, ce n'est pas l'œuvre d'un cacique de "l'Ecole de Paris" (selon l'expression du plus célèbre d'entre eux), mais le premier essai de sa fille cadette.

La discipline, on le voit, assure son avenir, ce qui signifie au moins deux choses. D'abord la bonne transmission d'un savoir-faire, et de ce point de vue Michèle Coquet prouve ici sa maîtrise des procédures de description, spécialement pour ce qui concerne la reconstruction des formes du signifiant. Ce qui veut dire aussi, à terme, le renouveau des perspectives et l'enrichissement des résultats.

Et c'est là surtout que le travail qu'on va lire nous semble autoriser l'espoir : que d'ici peu l'auteur parvienne à déployer une égale envergure pour l'analyse du plan du contenu que pour celui de l'expression ; que puissent parallèlement être intégrées à l'analyse toutes les données socio-culturelles et contextuelles nécessaires, et le projet d'une anthropologie sémiotique – déjà plus qu'amorcé, à partir d'un matériau différent, par les travaux de J. Courtés (1) – aura trouvé l'un de ces rebondissements concrets et originaux que chacun attend.

E. L.

(1) Joseph Courtés, Le motif en ethno littérature. Essai d'anthropologie sémiotique, thèse de doctorat d'Etat, université de Paris III, 1983.

Le discours plastique d'un objet ethnographique

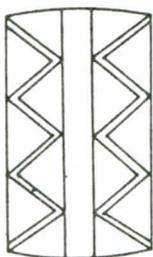
L'objet choisi (voir figure, p. 6) pourra sembler au premier abord surprenant ; cependant, s'inscrivant dans la problématique des scarifications corporelles, la lame paraît en être un des éléments essentiels puisqu'elle en est l'outil, un outil un peu particulier dont la fabrication requiert un ensemble de rites complexes. De par son origine mythique, il s'inscrit dans la catégorie des "objets magiques" dont toutes sortes de prescriptions régissent l'emploi et la manipulation. Sa polyvalence opératoire en fait un objet d'étude particulièrement délicat pour une sémiotique synchrétique. C'est un objet minimal tant par sa taille que par la simplicité de ses graphismes (à l'inverse d'autres pièces ethnographiques, tels les masques), d'un schématisme rigoureux, de style angulaire et géométrique. Il peut être ainsi considéré comme un tout de signification dont l'analyse révélera les énoncés particuliers, comme un objet support d'un discours, représentatif d'un micro-univers sémantiquement clos.

Nous donnerons d'abord les quelques détails ethnographiques qui nous semblent nécessaires.

La lame est appelée "wiini foohu", que nous traduirons par lame à graver. Le terme "wiini" s'emploie pour tout ce qui est tracé en creux - de wii, couper, inciser -, par traits ou succession de traits formant signe. Les Bwaba distinguerait deux modes d'interprétation graphique, l'un utilisant des compositions de lignes, de traits ou de points (wiini), l'autre des remplissages de surfaces tendant vers une certaine figurativité (won) ; ainsi, le premier désignera les scarifications, mais aussi l'écriture, les signes inscrits sur les masques, les poteries et autres objets usuels, tandis que le second sera employé pour des empreintes de mains sur un mur.

Les lames de scarification sont détenues par les forgerons, qui en sont les fabricateurs et les manipulateurs. Chaque lignage possède ses propres lames, sur lesquelles sont inscrits des signes spécifiques. Ce sont elles qui vont marquer les corps de tous les individus de la communauté, paysans, forgerons et griots parfois.

*

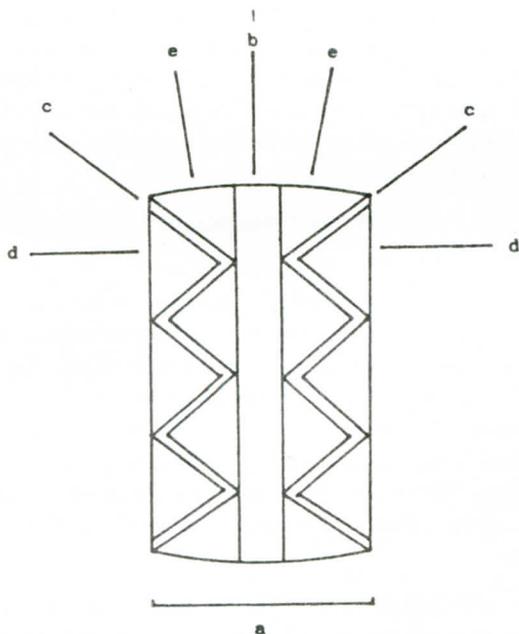


Lame utilisée pour les scarifications corporelles et l'excision.

Ethnie Bwa, village de Houndé, Haute Volta, lignage Didiro.

Description : plaquette fine en fer, de forme rectangulaire, de 25 x 15 mm, gravée sur les deux faces de manière identique.

*



Elles sont à mettre en parallèle avec "doo foohu", lame de Dô, de forme triangulaire, beaucoup plus grande, considérée comme l'ancêtre de "wiini foohu" pour être apparue avant celle-ci et avoir servi à ce moment-là comme lame à exciser. Si la lame de Dô est utilisée par les hommes (comme rhombe, comme support de sacrifices...), l'usage de l'autre lame est réservé aux femmes. Les deux objets sont gravés de dessins identiques. A Houndé, trois gourdes en calèche et deux poteries servent de réceptacle à l'ensemble des lames.

Deux de ces gourdes sont suspendues aux poutres de la "maison des vieux" ; y sont entreposés tous les objets sacrés et l'accès en est strictement réglementé ; l'une contient deux lames de Dô et l'autre deux lames de scarification, toutes les quatre en bronze. On y trouve également une poterie posée sur le sol, renfermant des lames de Dô utilisées comme rhombes. Dans la seconde poterie, située à l'extérieur du village, se trouvent ensemble les deux sortes de lames, sur lesquelles certains sacrifices sont effectués.

Une troisième gourde, plus petite que les précédentes, est accrochée dans la maison de la femme qui est habilitée à pratiquer les scarifications. Quatre lames y sont déposées, les seules à être opérationnelles. A la mort de la femme, la gourde est brisée et les morceaux sont enterrés avec le cadavre. Les quatre lames sont alors transférées dans la poterie située hors du village. Quatre autres lames seront fabriquées pour la femme qui prendra la succession de la défunte.

I. CONSTRUCTION ET ANALYSE DU PLAN DE L'EXPRESSION

Bien que nous soyons en présence d'un objet tridimensionnel – puisqu'il s'agit avant tout d'un outil –, constitué de deux surfaces planes gravées identiquement au recto et au verso, nous nous attacherons à l'aborder comme un objet planaire faisant apparaître un certain discours plastique.

I.1. Le "cadre-format" ou "clôture" de l'objet

Le cadre est une limite qui détermine le format de l'espace signifiant de telle sorte qu'à l'espace encadré s'oppose un "hors cadre". Ici, la clôture de l'objet présente des particularités : s'agissant d'un outil, elle répond à certaines exigences de type fonctionnel. Nous avons ainsi deux bords "coupants", les plus étroits, destinés à couper la peau, et deux bords "non-coupants", facilitant la préhension de l'objet, de telle sorte qu'une première opposition apparaît :

coupant vs non coupant.

Chaque élément du couple fait face à l'autre, amenant ainsi une manipulation

verticale de la lame, longitudinalement. De plus, les bords dits "non coupants" sont en ligne droite et les bords dits "coupants" légèrement arrondis, soit :

droit + non coupant vs courbe + coupant.

Si le "non coupant" semble clore la surface, permettant de l'appréhender comme un univers sémantique se suffisant à lui-même, le "coupant", quant à lui, par son caractère transitif - "couper quelque chose" -, nous projette dans le "hors cadre" de l'objet. Si l'on envisage le cadre comme la matérialisation d'une procédure de "débrayage", il est possible de dire que dans ce cas, la présence des deux bords "coupants" amène l'éventualité d'un "embrayage" virtuel sur le monde extérieur, l'"embrayage" réalisé ne se faisant qu'au moment où l'objet est utilisé comme "outil". Un dispositif topologique élémentaire des bords peut être avancé, permettant de dégager la catégorie topologique haut/bas :

<u>droite/gauche</u>	<u>vs</u>	<u>haut/bas</u>
non coupant		coupant

1.2. Les figures plastiques

1. L'axe médian

Constitué de deux lignes droites parallèles joignant longitudinalement le haut et le bas de la lame, soit les deux bords "coupants", se dégage un axe central de part et d'autre duquel s'organisent les autres figures. Si l'on admet que la ligne droite est la trace du point en mouvement, l'axe médian paraît maintenir, par sa liaison avec les deux parties "coupantes" du cadre, une relation jonctive avec le "hors cadre". Mais ce n'est que par sa saisie relationnelle avec les autres figures du plan que l'axe médian deviendra structurant.

2. Les lignes brisées

Au nombre de quatre, les lignes brisées suivent la même direction longitudinale que l'axe ; mais prenant alternativement appui sur celui-ci et sur les bords droit et gauche du cadre, elles se déplacent entre centre et périphérie. Se terminant par deux angles ouverts, en expansion (1), elles réitèrent la relation jonctive avec l'espace englobant, au delà du cadre. Soit une série d'oppositions :

(1) Cette figure en expansion constituée d'une suite de lignes brisées n'est pas sans rappeler une œuvre contemporaine telle "la colonne sans fin" de Brancusi, qui utilise ce même schéma minimal.

haut/bas coupant <u>"hors cadre"</u>	vs	gauche/droite non coupant <u>"interne au cadre"</u>
--------------------------------------------	----	-----------------------------------------------------------

Si l'on admet que la ligne brisée est composée d'une succession de droites angulées, il est possible d'opposer dorénavant :

droit	vs	brisé
-------	----	-------

d'une part, et :

unique	vs	multiple
--------	----	----------

d'autre part ; ce qui nous amène à poser l'homologation suivante :

droit : brisé	::	unique : multiple.
---------------	----	--------------------

La ligne brisée, si l'on reprend les termes de Kandinsky, "établit une liaison bien plus étroite avec le plan, elle porte déjà la promesse du plan. Le plan est en formation et c'est la ligne brisée qui constitue le pont" (1). Ici, elle va trianguler le plan de façon à dessiner quatre rangées de triangles. Cette organisation des figures du plan permet à ce niveau de faire intervenir les catégories du continu et du discontinu ; nous considérons en effet que les dix triangles forment autant d'ensembles "discontinus" ; soit :

droit : brisé	::	unique : multiple	::	continu : discontinu.
---------------	----	-------------------	----	-----------------------

La ligne brisée participant à la fois du continu (c'est une ligne) et du discontinu (elle est brisée), nous choisirons de lui faire occuper une position intermédiaire, soit :

--	--

permettant la conjonction du continu et du discontinu.

Quatre types de figures se dégagent, issues des combinaisons des unités minimales, droit + brisé :

- le rectangle constitué par le cadre-format (regardé comme un élément déterminant par ses différents "bords") ;

(1) W. Kandinsky, in Point, Ligne, Plan, Paris, Denoël (Bibliothèque Médiation), 1970, p. 77.

La saisie relationnelle de l'ensemble des figures du plan de l'expression et de leurs combinaisons a permis de dégager une première syntaxe élémentaire. L'analyse du signifié en définira les différents formants, compris comme des "organisations particulières du signifiant, qui ne se définissent que par leur capacité d'être rejointes par des signifiés et de se constituer en signes" (1).

II. ANALYSE ET CONSTRUCTION DU PLAN DU CONTENU

L'étude de chacun des deux plans de l'expression et du contenu est indispensable à la construction de l'objet sémiotique, compte tenu du fait qu'à tout changement de l'expression correspond un changement du contenu. Investies de signifié, les figures révélées par l'analyse du plan de l'expression seront désormais appelées formants selon la définition précitée.

II. 1. Charge sémantique des figures du plan de l'expression

Avant toute investigation du contenu, la charge sémantique de chacune des figures sera référée aux explications des informateurs autochtones. Chacune de ces figures étant le support d'un micro-récit assez complexe, le commentaire a été simplifié de manière à préserver l'essentiel nécessaire à l'analyse.

1. La surface encadrée (a), ou "bois de l'enclume sacrée"

Le rectangle déterminé par le cadre-clôture de l'objet est "comme le bois de l'enclume sacrée". Ce "bois" est un tronc de caflécdrat adulte, coupé en forêt, ébranché, d'un diamètre d'un mètre environ sur trois à quatre mètres de longueur. L'abattage d'un arbre de cette dimension n'est pas une tâche facile et toute atteinte à la végétation de la brousse demande un grand nombre de manipulations expiatoires, destinées à apaiser les divinités gardiennes de chacune des espèces végétales, comparables à celles effectuées lors de la quête du métal (v. infra). Cette opération, qui dure trois jours, est appréhendée comme un véritable combat contre le génie de l'arbre.

Le tronc doit ensuite rouler de la forêt jusqu'au village, "mu par sa seule force" et accompagné par un masque. Là, il est enfoncé verticalement dans un trou creusé dans le sol de la forge. Il ne s'élève généralement que de quelques centimètres au-dessus de la surface de la terre. En son centre, une enclume est plantée. Celle-ci n'est utilisée que pour le travail de certains objets rituels, dont

(1) A.J. Greimas, "Sémiotique figurative et sémiotique plastique" (à paraître).

la lame elle-même, ou à l'occasion d'événements comme les accouchements difficiles. Par ailleurs, des sacrifices d'animaux y sont fréquemment et régulièrement effectués.

2. L'axe médian (b), ou "tombe du bois de l'enclume"

Le trou dans lequel est planté le tronc est assimilé à une tombe. En effet, tout ce qui est sous terre (souterrains, mines, tombes) est lié à la mort et il est dit qu'"aller sous terre, c'est aller chez les ancêtres". D'autre part, la fondation d'une forge, nécessitant l'installation de l'enclume sacrée, est un événement dont l'origine se situe dans des temps mythiques pour la plupart des villages. Mais il arrive que le bois se fende, impliquant certaines pratiques sacrificielles, en particulier la mise à mort d'un couple de jumeaux, un garçon et une fille, enterrés vivants sous le tronc, de telle sorte qu'au sang répandu (animaux, accouchements) de la partie supérieure correspond celui des victimes de la partie inférieure. Le sacrifice humain est étroitement lié à l'histoire mythique de la lame puisque le premier sacrifié fut une envoyée de Dieu/Dôfini, celle-là même qui initia les hommes au travail de la forge (entre autres), leur amenant la lame comme premier objet manufacturé.

3. Les lignes brisées (c), ou "chemin des ancêtres"

Parcours rituel - virtuel ou réel selon les cas - le "chemin des ancêtres" est un signe, au sens lévi-straussien, fréquemment dessiné, que ce soit sur les objets ou sur les corps. Ce chemin n'est emprunté que pour aller dans un lieu sacré, désigné à l'ancêtre par une divinité, ou choisi par elle pour s'y manifester, et emprunté par sa descendance.

4. Les triangles (d), ou "montagnes de Sara"

Les montagnes de Sara sont un lieu géographique situé à une centaine de kilomètres au nord du village de Houndé (et donc de la forge), dont le sous-sol est riche en minerai de fer. Moins des montagnes que des collines, elles sont un repère visuel efficace dans un paysage de savane boisée particulièrement plat, et constituent une limite ou une frontière dans l'espace connu parcouru par le clan Didiro. Elles sont généralement représentées au nombre de trois : l'une est pour le fer, l'autre pour le bronze et la dernière procure aux forgerons une pierre indispensable à la fondation de leur quartier ; une fois ramassée, elle sera la marque visible d'un des emplacements sacrificiels qui entourent la forge.

Le fer avec lequel est fabriquée la lame ne peut venir que de là. Pour les objets d'usage quotidien, le métal européen est considéré comme suffisant. Les mines, dont l'emplacement fut révélé par un être surnaturel, ne peuvent être

exploitées sans que soit respecté un ensemble de règles. Nous citons :

"Après avoir fait trois fois le tour des montagnes et parcouru le chemin des ancêtres en allant du bas vers le haut puis à nouveau vers le bas, celui des forgerons qui a été choisi par le vieux doit descendre dans un souterrain pour prélever le minerai. Un génie habite la mine : un certain nombre de sacrifices doivent être accomplis, sinon le minerai n'est pas visible. L'homme doit ensuite ramener le métal à la forge, et avec lui une partie de l'âme du génie qui l'habite. Arrivé là, il est accueilli par le plus vieux, unealebasse d'eau dans la main droite. Le forgeron boit, remet le métal et repart à la montagne avec un coq blanc. Sur place, il le tue et le mange, puis il revient et le vieux sacrifie un coq blanc sur l'enclume sacrée. L'âme du génie est retournée à la mine" (commentaire d'un informateur de Houndé).

5. Les triangles (e), ou "pas de la biche"

Les informations recueillies sont ici très fragmentaires. Toutefois, les traces laissées au sol par les sabots de la biche sont la marque des visites fréquentes que l'animal, venu de brousse, aurait faites, se couchant aux pieds d'un des forgerons du lignage propriétaire de la lame, alors qu'il se trouvait à la "poterie de Dô" : celle-ci est un petit récipient en terre cuite à demi-enterré dans le sol, situé entre brousse et village, dans un lieu non défriché. Autel très important, l'ouverture et la fermeture de cette poterie correspondent successivement à la fin des récoltes et à l'entrée en saison sèche, puis à la fin des semences et à l'entrée en saison des pluies. Les Bwaba pensent que les animaux forment une société à l'image de celle des hommes, dans laquelle la biche, en tant qu'animal forgeron, serait chargée du rôle de gardien de la poterie de Dô.

Dès maintenant, il est possible de poser qu'il existe une relation entre les formants a, le "bois de l'enclume", et b, la "tombe" d'un côté, et c, le "chemin", et d, les "montagnes", de l'autre.

II. 2. Les rôles figuratifs soutenus par les formants et leur mise en discours

Chaque formant sera étudié avec son correspondant.

1. Le "bois de l'enclume sacrée", a, et la "tombe du bois de l'enclume", b

Si l'on se réfère à la charge sémantique de ces deux formants, telle qu'elle a été formulée plus haut, il est possible d'asserter :

- que a et b sont bien en position verticale ;
- et que b est bien un centre indissociable de a.

Si nous concevons a (le "bois") comme un plein introduit dans un vide, b (la "tombe"), nous aurons l'opposition suivante :

ou bien

<u>a</u> , plein	vs	<u>b</u> , vide,
<u>a</u> , contenu	par	<u>b</u> , contenant.

Mais nous noterons que, sur le plan de l'expression, il s'est opéré une inversion de telle sorte que a et b entretiennent une relation métonymique (a, le cadre, contient b, l'axe). Les causes de cette inversion seront explicitées par la suite.

Sur le plan sémantique, nous avons deux équivalences contraires, soit

contenu \approx plein vs contenant \approx vide.

D'autre part, puisque le tronc est presque entièrement enterré, a et b ensemble (a contenu par b), occupent la position spatiale de "sous terre" s'opposant à un "sur terre". Dès lors, une axiologisation peut être mise en place : nous savons que le souterrain est assimilé au domaine des ancêtres morts. Soit :

<u>sur terre</u>	vs	<u>sous terre</u>
vivants		morts

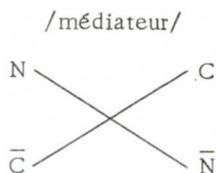
b est considéré comme la tombe de a, ce qui voudrait dire que a est comme mort. Mais a est en position verticale contrairement à celle des morts qui, chez les Bwaba, est horizontale. De plus, a est comme une réduction de l'arbre sur terre. Si a, une fois coupé, n'appartient plus à la catégorie du "vivant", il ne relève pas non plus de celle du "mort" puisqu'il est dit que durant son déplacement de la forêt au village, il est "mu par sa seule force, roulant sur lui-même" et qu'il lui arrive par ailleurs de se fendre, une fois mis en place dans la terre. On serait alors tenté de mettre a du côté du non-vivant, soit :

vivant	/	mort
non mort	\	<u>non vivant (a)</u>

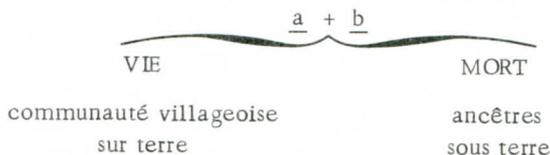
Mais, plutôt que le contradictoire de l'un des termes du carré, a semble tenir de l'un et de l'autre, de manière à former un terme complexe ("vivant" et "mort"), médiateur nécessaire entre deux termes contraires.

D'après J. Courtés, le terme médiateur "conjoint sans amalgame ni confusion la nature et la culture... Ce moyen terme a donc une position privilégiée, puisqu'il est à la fois le lieu d'un écart entre nature et culture, et celui de leur

union. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'une intersection entre nature et culture, mais bien plutôt de la conjonction de ces deux éléments : ce qui représente, à ce niveau, un terme complexe" (1). D'où le schéma proposé par l'auteur :



La disposition verticale de a dans b, une extrémité au fond de la terre, l'autre affleurant à la surface du sol, nous porte à croire qu'il s'agit d'une conjonction verticale médiatisée entre vivants et morts, que l'on peut traduire ainsi :



Si l'on reprend l'analyse de la structure de l'ensemble a + b selon une logique des formes articulant contenant et contenu, vide et plein, a et b ne peuvent être opérateurs d'une médiation conjonctive que si a est conjoint à b, de manière à ce que a + b soient perçus comme un vide rempli, formule recouvrant un processus aspectuel.

Au regard des catégories topologiques définies lors de l'analyse du signifiant, on peut remarquer que les deux bords dits "coupants" correspondent aux deux extrémités de a : ils forment une sorte de "seuil" entre le "sous terre" et le "sur terre".

2. Les "montagnes de Sara", d, et le "chemin des ancêtres", c

Confirmant l'analyse du signifiant où s'opposaient les deux catégories, central vs périphérique, il est possible de distinguer :

a + b : central vs d : périphérique.

Périphérie topologique inscrite sur la surface planaire de l'objet - les figures

(1) J. Courtés, Lévi-Strauss et les contraintes de la pensée mythique, Paris, Mame, 1973, p. 65.

"triangles" s'appuient sur les bords droit et gauche -, et périphérie topographique dans l'univers villageois.

c est un chemin, permettant d'aller d'un lieu à un autre, et correspond à la ligne brisée dont nous avons dit en I.2.2 qu'elle occupait une position intermédiaire, conjoignant le continu et le discontinu.

Si l'on ajoute aux formants a, b, c, d celui des "pas de la biche", e, se dégageant alors les éléments d'une proxémique très précise, où b et d se trouvent être les deux pôles les plus éloignés entre lesquels des paliers doivent être aménagés : c'est le rôle joué par e, dont la caractéristique spatiale est d'être à mi-chemin, "entre brousse et village", et par c, élément nécessaire à la jonction entre les deux pôles.

Si nous reprenons l'étude du formant d, nous retiendrons une des catégories topologiques qui lui est propre, celle de haut/bas. La disposition topologique planaire et la charge sémantique de d (les "montagnes") permettent de privilégier la verticalité. A la catégorie haut/bas, il est possible d'homologuer celle de "sur terre" et de "sous terre", d se composant lui-même de deux parties, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de la surface (la mine), soit :

haut : bas :: sur terre : sous terre.

Il a été montré antérieurement que le "sous terre" était du domaine des ancêtres-morts et le "sur terre" du domaine des vivants. Nous pouvons alors dire que d se divise en d', sur terre (plan de l'expression) et d'', sous terre (la mine, plan du contenu), relevant de deux positions axiologiquement contraires.

Si nous comparons maintenant d et b, nous voyons que ces deux formants s'opposent symétriquement, l'un comme étant un plein sur terre, l'autre un vide sous terre, soit un plein s'opposant à un vide. Si d'une part, le vide sous terre qu'est b est rempli par un plein, a, d'autre part le plein sur terre, d', est vidé par un trou, d'', soit :

$$\frac{\text{vide rempli}}{\underline{a} + \underline{b}} \quad \text{vs} \quad \frac{\text{plein vidé}}{\underline{d}' + \underline{d}''} .$$

a a subi une transformation : de sur terre, il est passé à sous terre.

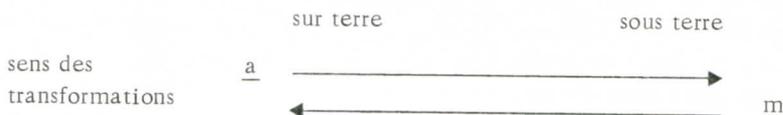
Nous savons qu'un autre élément appartenant à d est déterminant, c'est le minerai de fer ou "métal", m, extrait du sous-sol. Il est alors possible de dire que d'' (la "mine") est rempli par un plein qui est m, comme b (la "tombe") par a (le "bois"), d'où l'homologation :

d'où

$$\underline{d''} : \underline{m} :: \underline{b} : \underline{a}$$

$$(\underline{d''} + \underline{m}) \approx (\underline{b} + \underline{a}),$$

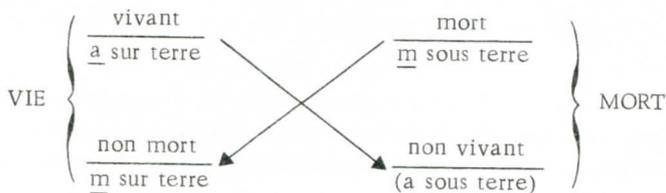
de telle sorte que a et m contractent une relation d'équivalence. Si l'on observe les parcours figuratifs suivis par a et m, on s'aperçoit que, là encore, se met en place une opposition symétrique, soit :



m a subi comme a une transformation.

N.B. Nous pouvons compléter la suite du parcours figuratif suivi par m, sachant qu'après le décès de leur propriétaire, les lames sont déposées dans une poterie à demi-enterrée hors du village. Cette seconde transformation de m se fait donc en sens inverse, soit : "sur terre \rightarrow sous terre". Mais l'intensité de la transformation semble en ce cas affaiblie : m devient un outil hors d'usage, il est déposé dans une poterie à moitié enterrée dans le sol (ce qui est différent de la mine), entre brousse et village (et non pas dans le lieu le plus éloigné).

Une axiologisation de a et m peut en conséquence être proposée selon le modèle suivant :



Ainsi, les parcours suivis par a et m ont une orientation axiologique : a passe de la deixis Vie à celle de Mort et b de la deixis Mort à celle de Vie (1). Il y aurait donc d'un côté, sur la deixis Vie, m et d'', de l'autre, sur la deixis Mort, a et b.

(1) Pour attester l'appartenance de m à Vie, nous citerons les paroles du génie de la mine au forgeron : "Viens sur la montagne, je te donnerai quelque chose qui t'amènera beaucoup de nourriture", soit le minerai de fer indispensable à la confection des outils agricoles et des armes du chasseur.

Il reste cependant un point à éclaircir, celui de la nature exacte de m. Nous avons postulé que a et m étaient en relation d'équivalence et que a était l'élément médiateur d'une conjonction verticale entre Vie et Mort. Il semble que m, dont l'appartenance à la catégorie /non mort/ n'est guère satisfaisante, soit lui aussi un "moyen terme" opérateur d'une conjonction entre Vie et Mort, sur terre et sous terre. L'histoire de son transfert des montagnes jusqu'au village, la figurativisation sur l'objet /lame/ de la jonction, par c, de d avec b, de la catégorie /vivant/ avec la catégorie /mort/, autant d'éléments qui permettent d'avancer que a est bien comparable à m. L'analyse syntaxique (*infra*, III) confirmera cette hypothèse, soit :



a (le "bois de l'enclume") joint à b ("la tombe"), et m (le "métal") joint à d'' (la "mine") sont les termes médiateurs nécessaires à la conjonction Vie/Mort : le passage de Vie à Mort s'effectue par l'intermédiaire de a, tout comme le passage de Mort à Vie s'effectue par l'intermédiaire de m. Cette correspondance serait figurée sur le plan du signifiant par la fusion sémantique de m (comme métal/lame) avec a le "bois de l'enclume".

Les sources ethnographiques attestent cette relation étroite entre a et m. En effet, lorsque la lame est dans la poterie de Dô, elle est semblable au bois de l'enclume :

- par sa forme ;
- par sa position spatiale : elle est à demi-enterrée ;
- par sa fonction rituelle : elle reçoit le sang des sacrifices.

Nous avons peu parlé de c, le "chemin des ancêtres", qui, par sa définition même, est avant tout un terme proxémique dont la fonction est de joindre deux points séparés dans l'espace et dans le temps. Reliant ici le central et le périphérique, le vide b (la "tombe"), et le plein d (les "montagnes"), il est l'élément médiateur et nécessaire entre a + b et d et entre haut et bas. c peut se lire selon deux axes différents, l'un horizontal entre b et d, l'autre vertical entre haut et bas. Le rôle médiateur de c peut être détaillé ainsi :

	<u>Expression</u>		<u>Contenu</u>	
Vertical	Haut/coupant	∩ Bas/coupant	sur terre VIE	∩ sous terre MORT
Horizontal	Central	∩ Périphérique	plein VIE	∩ vide MORT

e apparaît alors comme un formant déterminant dans l'organisation syntaxique de l'objet, comme l'avait déjà suggéré l'analyse du plan de l'expression.

N.B. Structurant l'ensemble de la surface plane selon les axes verticaux et horizontaux, il fonctionnerait comme un connecteur d'isotopies, "unité du niveau discursif qui introduit une seule ou plusieurs lectures différentes", à caractère pluri-isotope "proposant virtuellement plusieurs parcours figuratifs pouvant donner lieu – à condition toutefois que les unités figuratives au niveau de la manifestation ne soient pas contradictoires – à des lectures différentes et simultanées" (1).

3. Les "pas de la biche", e

Malgré le peu d'informations recueillies à propos de ce signe, il est possible de le situer au sein des combinaisons que l'on vient de mettre au jour. Si l'on reprend le dispositif topologique selon lequel il est placé entre le centre et la périphérie (axe horizontal), nous pouvons affirmer que e occupe une position intermédiaire, "entre brousse et village". Nous savons également qu'il s'agit des traces laissées au sol par les sabots de l'animal ; sur l'axe vertical, entre le "sous terre", b, et le "sur terre", d, interviendrait e dans une position moyenne, puisqu'à la surface du sol. On remarquera également l'itérativité des figures triangulaires, déjà relevée lors de l'analyse du signifiant, et qui correspond bien, au niveau du signifié, à la succession des empreintes laissées au sol. Si, sur le plan de l'expression, e est représenté par des triangles interprétés comme les "pas de la biche", sur le plan du contenu, e fait allusion à la fois à la "biche" et à la "poterie de Dô". Sur l'axe horizontal ont lieu les déplacements nécessaires à la communication entre les vivants et sur l'axe vertical s'établissent les relations des vivants avec les morts. D'une part, la biche est envoyée par les "êtres" de brousse pour jouer le rôle d'animal médiateur auprès des hommes ; de l'autre, la poterie de Dô, par sa position spatiale à demi-enterrée, entre le "sous terre" et le "sur terre", appartient à la catégorie des objets ambivalents tels que le "bois de l'enclume" et le "métal".

(1) A.J. Greimas, J. Courtés, Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette, 1979, p. 62.

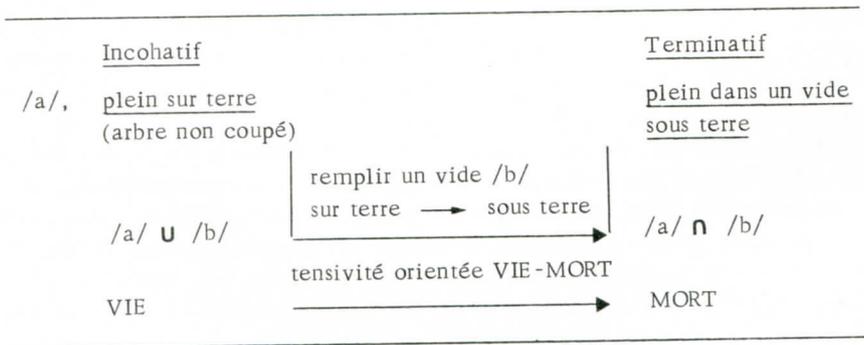
III. ANALYSE SYNTAXIQUE DES TRANSFORMATIONS

L'analyse des rôles figuratifs contenus par les formants a, b, d, e permet d'avancer que chacun d'entre eux propose autant de configurations discursives qui "apparaissent comme des sortes de micro-récits ayant une organisation syntactico-sémantique autonome et susceptibles de s'intégrer dans des unités discursives plus larges, en y acquérant alors des significations fonctionnelles correspondant au dispositif d'ensemble" (1).

C'est donc la visée syntagmatique que nous privilégierons maintenant en tentant de dégager, à partir d'une analyse plus détaillée de certaines de ces configurations, les programmes narratifs de base contenus par les micro-énoncés dont l'objet /lame/ est le support. En particulier, il s'agira d'examiner les parcours narratifs sous-tendus par des transformations telles que vide rempli vs plein vidé, concernant essentiellement a (le "bois") et m (le "métal"), et si possible de confirmer ainsi les hypothèses avancées en II.

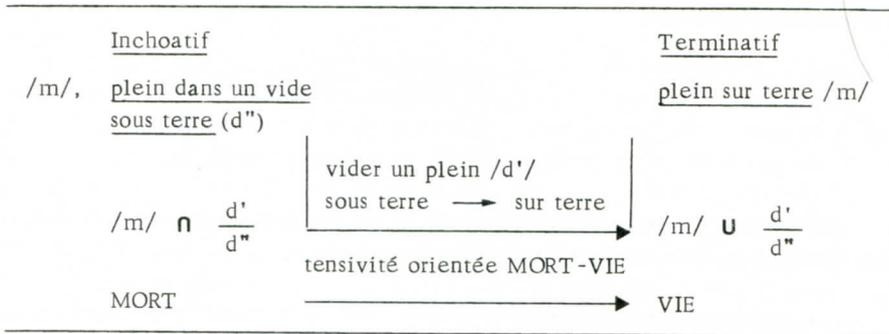
Nous chargeons chaque formant d'un rôle actantiel que nous écrirons /a/, /b/, /c/, /d/, /m/.

1. Parcours suivi par l'acteur /a/, le "bois de l'enclume", nécessaire à la conjonction Vie-Mort. (/b/, la "tombe".)



2. Parcours suivi par l'acteur /m/, le "métal", nécessaire à la conjonction Vie/Mort. (d', la partie sur terre des "montagnes", contenant d", la "mine", s'écrira $\frac{d'}{d''}$ pour exprimer leur relation hypotaxique.)

(1) A.J. Greimas, J. Courtés, op. cit., p. 58.



En comparant les deux tableaux, on peut voir que les deux parcours suivis par /a/ et /m/ sont bien symétriquement inverses.

La position occupée par /b/, le trou, est celle d'un lieu de transformation nécessaire à /a/ pour la conjonction du sur terre avec le sous terre, des vivants avec les morts. De sorte que /a/ et /b/ entretiennent des rapports de nature hiérarchique que nous pourrions formuler ainsi : $\frac{a}{b}$, qualifié de vide rempli, contraire à $\frac{d'}{d''}$ qui est un plein vidé.

/c/, le chemin, permet de joindre $\frac{a}{b}$ avec $\frac{d'}{d''}$. Nous pouvons écrire que /c/ est le sujet d'un faire transformateur tel que :

$$\text{Ft } /c/ \rightarrow \frac{a}{b} \text{ n } \frac{d'}{d''}.$$

/m/, le métal, occupe une position médiatrice entre /d'/ et /d''/. /m/ emprunte le chemin /c/, d'où l'homologation suivante :

$$/c/ : /m/ :: /b/ : /a/.$$

Soit la paraphrase : le chemin est joint au métal comme le trou au tronc. Nous avons donc une troisième relation hypotaxique, telle que $\frac{m}{c}$.

Si nous définissons deux ensembles de signification A et B, tels que :

A = /sur-terre/, /vivants, communauté villageoise/,

et que

B = /sous-terre/, /ancêtres-morts/,

nous pouvons dire que les couples actantiels $\frac{a}{b}$ et $\frac{m}{c}$ sont sujets d'un faire

transformateur tel que :

$$F_t \frac{a}{b} \longrightarrow (A \cup B) \longrightarrow (A \cap B)$$

et

$$F_t \frac{m}{c} \longrightarrow (A \cup B) \longrightarrow (A \cap B).$$

Nous proposons le tableau suivant des programmes narratifs tels qu'on peut les relever à partir des signes inscrits sur l'objet /lame/ :

<u>Expression</u>	<u>Contenu</u>
Syntagme linéaire I $\frac{a}{b}$	$F_t \frac{a}{b} \longrightarrow A \cap B$
Syntagme linéaire II $\frac{c}{d}$	$F_t \frac{m}{c} \longrightarrow A \cap B$

La conjonction recherchée entre ces deux univers axiologiques /vie/ et /mort/ n'est que virtuelle tant qu'un élément indispensable n'est pas intervenu, celui du sang, sang des sacrifices sur l'enclume et sang des blessures, lors de la manipulation de la lame. Une métaphore très répandue dans la mythologie ayant trait à la forge est employée par les Bwaba : "le sang qui coule est le feu de la forge" ou "le minerai en fusion est le sang des forgerons". Ainsi, le moment choisi pour faire les scarifications est celui où l'on extrait le minerai afin de le fondre. Si, comme nous l'avons vu, le métal est un élément nécessaire à la conjonction de l'univers des morts et de celui des vivants au sein de l'énoncé proposé par l'objet /lame/, le sang, lui, est la manifestation d'un processus d'embrayage sur le "hors cadre" lors de l'effectuation du rituel. Le minerai en fusion et le sang sont alors les deux états transitoires d'un processus de transformation. Dans le premier cas, il s'agirait d'une transformation de la matière, du minerai en métal, dans le deuxième cas, d'une transformation de l'être dont la manifestation visible serait le passage du corps non marqué au corps marqué.

A travers cette courte étude, nous pensons avoir montré combien était grande la complexité des combinaisons de signes inscrits sur un si petit objet, lié à l'univers mythique par sa représentation et à l'univers réel par sa fonction.

RESUME

Après avoir donné les précisions ethnographiques nécessaires, nous avons tenté de procéder à l'analyse sémiotique du plan de l'expression. Nous avons ensuite tenté d'adopter la méthodologie de Cl. Lévi-Strauss pour comprendre les transformations sémantiques opérées par les formants a, le "bois de l'enclume", et m, le "métal", considérés comme les termes médiateurs de la conjonction de deux univers axiologiquement contraires, Vie et Mort. La méthode sémiotique a permis de dégager ensuite l'organisation syntaxique de ce processus de conjonction (recherche des parcours et actorialisation). Dans le tableau final, nous mettons en correspondance les plans de l'expression et du contenu.

Michèle Coquet

U.R.L. 7

INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUES

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B. A. L. F.).

4 numéros par an.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie, éd. JACQUES et DEMONTROND, Besançon.

2 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 22).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C. N. R. S., (Paris, 1973), présentés par N. CATACH, 205 p.

REPERTOIRES DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du C. I. L. F., 590 p.

SOUS PRESSE

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français, fasc. 23.

KLINCKSIECK - Paris

Actes Sémiotiques - Bulletin

VOLUME I (1978)

(Numéros 1 à 6. Épuisé).

VOLUME II (1979)

7. Sémiotique didactique (42 p.)
8. Sémiotique du domaine religieux (48 p.)
9. Sémiotique des passions (52 p.)
10. Sémiotique de l'architecture (60 p.)
11. Production 1978-1979 (60 p.)
12. Le rapport scientifique (48 p.)

VOLUME III (1980)

13. Métalangage, terminologies et jargons (64 p.)
14. Les universaux du langage, I (60 p.)
15. La dimension cognitive du discours (64 p.)
16. Problématique des motifs (64 p.)

VOLUME IV (1981)

17. Le carré sémiotique (64 p.)
18. Parcours et espace (60 p.)
19. Les universaux du langage, II (64 p.)
20. La figurativité (64 p.)

VOLUME V (1982)

21. La sanction (64 p.)
22. Bibliographie sémiotique (64 p.)
23. Figures de la manipulation (64 p.)
24. Aspects de la conversion (64 p.)

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME I (1979)

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A. J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME II (1980)

11. Félix THURLEMANN, L'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'Opinion publique et ses porte-parole.
13. A. J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de.: A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICCEUR, La grammaire narrative de Greimas.
16. Jacques FONTANILLE, Le désespoir.
17. Georges MAURAND, "Le Corbeau et le Renard".
18. Madeleine ARNOLD, Ordinateur, sémiotique et "Machine molle".
19. Ignacio ASSIS DA SILVA, Une lecture de Velasquez.
20. Thomas G. PAVEL, Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique.

VOLUME III (1981)

21. Hans-George RUPRECHT, Du formant intertextuel.
22. Eric LANDOWSKI, Jeux optiques.
23. Daniel PATTE, Carré sémiotique et syntaxe narrative.
24. Henri QUERE, Sens linguistique et ré-interprétation.
25. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (1^{re} partie : sémio-linguistique).
26. Jean-Marie FLOCH, Sémiotique plastique et langage publicitaire.
27. A. J. GREIMAS, De la colère.
28. Françoise BASTIDE, La démonstration.
29. François RASTIER, Le développement du concept d'isotopie.
30. Claude ZILBERBERG, Alors : Raconte ! (Notes sur le faire informatif).

VOLUME IV (1982)

31. Per Aage BRANDT, Jean PETITOT, Sur la véridiction.
32. Dominique MAINGUENEAU, Dialogisme et analyse textuelle.
33. Jacques FONTANILLE, Un point de vue sur "croire" et "savoir".
34. Claude CALAME, Énonciation : véracité ou convention littéraire ?
35. Tahsin-YUCEL, Le récit et ses coordonnées spatio-temporelles.
36. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (2^e partie : psychanalyse).
37. Herman PARRET, Éléments pour une typologie raisonnée des passions.
38. Jean DELORME, Savoir, croire et communication parabolique.
39. Denis BERTRAND, Du figuratif à l'abstrait, chez Zola.
40. Georges KALINOWSKI, Vérité analytique et vérité logique.

VOLUME V (1983)

41. Alain SAUDAN, Analyse sémiotique de "l'affaire A. Moro".
42. E. TARASTI, M. CASTELLANA, H. PARRET, De l'interprétation musicale.
43. H. QUERE, Symbolisme et énonciation.